



HAL
open science

Visions apocalyptiques de la mort dans le prologue du Jugement du Roi de Navarre de Guillaume de Machaut

Jean François Poisson-Gueffier

► **To cite this version:**

Jean François Poisson-Gueffier. Visions apocalyptiques de la mort dans le prologue du Jugement du Roi de Navarre de Guillaume de Machaut. Master. Séminaire de Master du Professeur Dominique Boutet, Paris (Sorbonne-Université), France. 2008. hal-03950679

HAL Id: hal-03950679

<https://hal.science/hal-03950679>

Submitted on 22 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-François Poisson-Gueffier

Visions apocalyptiques de la mort dans le Prologue du *Jugement du Roi de Navarre*.

L'apocalypse, du grec *apokalupsis*, qui signifie la révélation, apparaît dans la littérature médiévale en période de crises, sous la forme d'une annonce de bouleversements imminents, tels que la fin du monde projetée sur un axe temporel (le futur eschatologique) et spatial (descente pour l'éternité de la *Jérusalem Céleste*). Fondée sur le symbolisme des personnages, des chiffres et des signes matériels, l'Apocalypse de saint Jean consiste dans la représentation allégorique qui oppose jusqu'à la Parousie l'Agneau, expression du Verbe triomphant, et le Dragon, image du serpent originel, double en négatif de la divinité. L'écriture apocalyptique procède d'une vision et prend la forme d'une prophétie de la fin des temps, écriture eschatologique relative à la transformation radicale du système de représentation de la vérité et du mensonge. Guillaume de Machaut, dans le Prologue du *Jugement du Roi de Navarre*¹ relie ainsi la Grande Peste de 1349, « dont bien la tierce partie du monde mourut »² au texte de l'apocalypse. Liant en un raccourci fulgurant une représentation édénique du monde à celle de la fin des temps, marquée par la mort et la destruction, Guillaume semble conférer à l'épidémie de peste la valeur d'un jugement de Dieu envers les hommes et la perversion de toutes choses naturelles. L'épidémie de peste noire, *pestis atra*, fut, comme le rappelle L.-A. Joseph Michon terrible à la fois par sa violence et par le grand nombre des contrées où elle régna. L'Europe toute entière fut ravagée, et avant l'Europe, l'Asie depuis l'extrême Orient jusqu'aux rives du Bosphore, et toutes les côtes africaines de la Méditerranée : « il n'est aucun auteur qui traite de cette époque où il n'en soit fait mention (...) elle frappa l'esprit des conteurs, dont elle assombrit les joyeuses journées... »³. C'est pourquoi Guillaume de Machaut, dans le Prologue d'une œuvre en forme de palinodie et consacrée à la casuistique amoureuse, évoque les calamités du terrible XIV^{ème} siècle (Michelet) en prélude à une réfutation du *Jugement du Roi de Behaingne*, qui établissait comme étant le plus à plaindre le chevalier trahi par son amie au détriment de l'épouse portant le deuil de son amant. Se présentant sous le mode de l'antépiphore, le prologue comporte trois parties, la première plongeant le récit dans un imaginaire édénique repris avec variation dans la troisième, la partie centrale consistant dans la liaison de la Grande Peste et de la fin du monde. Cependant, l'ensemble du prologue est frappé d'ambiguïté : la mort se définit dans son rapport à l'Alpha et à l'Oméga, à la fois comme mythe d'origine et comme mythe de fin. Mythe d'origine, elle s'inscrit pleinement dans l'imaginaire du déluge et de Sodome et Gomorrhe, et mythe de fin dans celui de l'Apocalypse. Cependant, elle comporte intrinsèquement un caractère duel, dans la mesure où elle s'affirme comme fin, *terminaison*⁴ de l'existence terrestre, et comme origine de cette fin, la violence déchaînée par les hommes s'infléchissant en une violence rétributive de Dieu aux dépens de l'humanité. La mort peut ainsi apparaître comme une donnée antérieure à la révélation, et, partant, comme l'une de ses causes fondamentales. Si le versant humain de la mort apparaît avec acuité, la mort déchaînée par *Yahvé Dieu* apparaît comme le signe principal de la révélation, selon une correspondance des cieux, de la terre et des hommes qui fait apparaître la mort au centre du devenir de l'humanité. La mort emplit ainsi un discours *de contemptu mundi*, mépris d'un monde voué à la destruction et dont la mort demeure le principe essentiel.

I. L'ambiguïté du statut de la mort

La Mort dans son rapport aux mythes d'origine et de fin peut être appréhendée paradoxalement, car elle est antérieure à la révélation tout en demeurant le fondement même de cette révélation. La perversion de la nature ouvre ainsi sur l'injustice et la mort, répandues par les hommes, avant que Dieu ne rétablisse la justice en usant d'un châtement semblable.

¹ *Œuvres de Guillaume de Machaut*, éd. Ernest Hoepffner, Firmin-Didot, Paris, 1908, Tome 1

² cité par L.-J. Joseph Michon, *Documents Inédits sur la Grande Peste de 1348*, J.-B. Baillière, Paris, 1860, p. 1

³ L.-A. Joseph Michon, p. 11-12

⁴ Vladimir Jankélévitch, *La Mort*, champs Flammarion, Paris, 2003, p. 278

1. La perversion de la nature

Les signes du jugement dernier disséminés dans le Prologue du *Jugement du Roi de Navarre* ont pour origine une double perversion du monde : perversion de la nature humaine et de toutes choses. De fait, le Prologue s'ouvre sur la description d'un univers édénique, *locus amoenus* dominé par une faune et une flore apaisées. L'été renvoie ainsi, dans la symbolique des saisons à une époque de joie et de gaieté, cependant rejetée dans un passé révolu, comme en témoignent les premiers vers : « *au despartir dou bel esté / qui a gais et joli esté* »⁵. La végétation est celle du Jardin d'Eden, et comporte tous les éléments de l'*hortus conclusus* traditionnel : « *fleurs, arbrissiaus, rosée* »⁶. Le symbolisme des fruits est également prégnant, et apparaît lui-même comme une préfiguration de la Parousie : la *poire* (v. 19), attribut de Jésus et de la Vierge Marie renvoie à la félicité autant qu'à l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, la *pêche* est le fruit de la Trinité et du salut à venir, tandis que le *raisin* renvoie à la passion du Christ. Le jardin, par les symboles et les références qu'il enclot (les oisillons répondant aux « *oiseaux [qui] volent au-dessus de la terre contre le firmament du ciel* »⁷) s'inscrit dans l'imaginaire de la Genèse. Une rupture s'opère cependant dans le cours de la description, qui s'infléchit en un *locus horridus*, vigoureux tableau de la dénaturation du monde. Les hommes ont substitué à une nature dominée par l'équilibre la haine et l'injustice : « *comment justice et vérité / sont mortes par l'iniquité* »⁸. La notion de vérité plonge par ailleurs le récit dans l'imaginaire de l'apocalypse, qui apparaît, avant la révélation, comme la lutte allégorique de la vérité et du mensonge. La mort semble ainsi dériver d'une perversion de la nature à laquelle répond celle de l'humanité, placée sous le règne d'*Avarice* et d'*Injustice*. Le Livre d'Isaïe précise cette notion de rupture de l'ordre naturel, rupture de la nature, du cours des choses, mais aussi rupture des hommes avec le Seigneur : « *La terre est profanée sous les pieds de ses habitants, car ils ont transgressé les lois, violé les décrets, rompu l'alliance éternelle* » 24, 5.

2. Meurtre et immoralité

L'immoralité est entrée dans le monde et constitue l'un des signes de la révélation à venir. Les relations naturelles entre les êtres, loin d'être fondées sur un système immuable d'ordre et de hiérarchie, se voient perverties dans leurs fondements mêmes :

... car je ne voy pere
Fil, ne fille, ne suer, ne frere
Mere, marrastre, ne cousine
Tante, oncle, voisin, ne voisine
Mari, mouiller, amy, s'amie
Que li uns l'autre ne cunchie...⁹

Comme l'affirme David G. Lanoue¹⁰, Guillaume « *lives in a spiritually fallen world* », vit dans un monde pervers où toute dimension spirituelle fait défaut. La longue énumération dilatoire sur laquelle se fonde cette séquence met en évidence le dérèglement généralisé des mœurs. De fait, la Mort prend une dimension universelle, dans la mesure où le monde tel qu'il se gouverne (« *par conseil de taverne* »¹¹) ne correspond plus à l'idéal de vertu sur lequel se fondait la seconde alliance du peuple d'Israël avec le Dieu des chrétiens. Si l'éclatement du vice dans le Monde peut faire écho aux temps annonciateurs de l'Apocalypse, la Genèse peut également être invoquée, et particulièrement dans les instants qui précèdent le Déluge¹² : « *Yahvé vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre et que son cœur ne formait que de mauvais desseins à longueur de journées* ». C'est pourquoi Guillaume tente d'expliquer les cataclysmes de l'année 1349 par la dépravation d'un peuple promis à

⁵ *Jugement du Roi de Navarre*, v. 1

⁶ *Jugement du Roi de Navarre*, v. 4-6

⁷ *Genèse*, 1-20, Bible de Jérusalem

⁸ JRN, v. 41-2

⁹ JRN, v. 53-8

¹⁰ David G. Lanoue, « *History as apocalypse* », *Philological Quarterly*, n° 60, 1981 Iowa University, p. 1-12

¹¹ JRN, v. 39

¹² *Genèse*, II, 6, 5

la destruction. La Nature apparaît comme le témoin impuissant du délitement de toutes choses : « *Et quant Nature vit ce fait / Que son œuvre ainsi se desfait / Et que li hommes se tuoient...* » v. 257-61. La Mort n'est donc pas seulement rétribution divine, mais s'inscrit dans un dessein universel de destruction de l'humanité par elle-même. L'immoralité, en l'absence de *Justice* est devenue l'unique valeur qui règle le monde des hommes. C'est pourquoi la mort de la justice ne saurait trouver d'autre rétribution que la mort de ceux-là mêmes qui en portent la responsabilité :

Comment justice et verité
Sont mortes par l'iniquité
D'avarice que en maint regne
Com dame souverainne regne...¹³

Ces vers peuvent apparaître comme un écho à la Prière des Martyrs de l'*Apocalypse* : « *Jusqu'à quand, Maître Saint et vénérable / resteras-tu sans juger / et sans tirer vengeance des habitants de la terre / pour avoir versé notre sang* »¹⁴. Pour autant, dans le cadre de l'*Apocalypse*, le terme de *vengeance* correspond davantage au vœu d'un rétablissement de la justice aux dépens des « *habitants de la terre* ». Apparaît ainsi le caractère duel de la Mort, tout à la fois manifestation de l'injustice, et truchement en vue du rétablissement de la justice.

3. un monde en guerre

La guerre constitue tout à la fois une origine et une fin, dans la mesure où Ancien et Nouveau Testament se répondent : la version de l'*Apocalypse* délivrée par le Livre d'Isaïe évoque la destruction de l'humanité, comme le souligne la réduplication des verbes *dévaster* et *pillier* : « *Dévastée, dévastée sera la terre, elle sera pillée, pillée, car Yahvé a prononcé cette parole* » (24, 3). Cette destruction est d'autant plus violente dans le récit mythique de Guillaume que les forces déchaînées par la volonté divine « *mettent à destruction / Sans pitié ne compassion* »¹⁵. Comme le rappelle L. M. Joseph Michon dans ses *Documents Inédits sur la Grande Peste de 1348*¹⁶, le monde entier, au XIV^{ème} siècle est en guerre. Chinois et Mongols s'orientent vers un changement de dynastie, l'empire d'Orient est en révolution, la Pologne enlève une partie de la Russie Rouge aux Lituaniens... La Peste semble ainsi provenir d'un châtement divin face à l'hostilité qui régit les rapports entre les peuples. La description des batailles qui agitent le monde fait ainsi écho à la corruption de l'humanité telle qu'elle s'exprime dans la Genèse : « *La terre se pervertit au regard de Dieu et elle se remplit de violence* »¹⁷. Apparaît alors l'ambiguïté de cette violence, aux confluences de la Genèse et de l'*Apocalypse*. Car si la violence déployée par les hommes est le signe de la victoire symbolique du Christ, elle renvoie également aux chapitres de la Genèse qui précèdent le déluge, ainsi qu'aux conceptions médiévales de l'âge d'airain.

Car les batailles et les guerres
Furent si grans par toutes terres
Qu'on ne savoit en tout le monde,
Tant comme il tient à la rëonde,
Païs, regne, ne region
Qu'il n'y eut dissention¹⁸

La peste serait donc punition divine à la mesure de la perversion des hommes. Car si le prologue de Machaut est passible d'une lecture vététotestamentaire, il apparaît que la peste semble n'être pas uniquement le signe annonciateur de la révélation, mais bien plutôt d'une purification dans le temps de l'Histoire. Cette purification s'affirme comme mythe d'origine dans la mesure où elle renvoie à l'épisode de Sodome et Gomorrhe (19, 1). Guillaume décrit un monde dans lequel les parents

¹³ JRN, v. 41-4

¹⁴ *Apocalypse*, 6, 10

¹⁵ JRN, v. 65-6

¹⁶ Michon, p. 27-9

¹⁷ *Genèse*, 6, 11

¹⁸ JRN, 189-93

entretiennent des rapports incestueux, à l'instar des sodomites qui « *abusent* » des hommes. La destruction des deux villes jumelles de Sodome et Gomorre s'accomplit par l'action du soufre qui détruit toute chose. L'immoralité est une donnée fondamentale du prologue de Guillaume, et le thème du soufre, de l'atmosphère irrespirable intervient en creux lorsque l'épidémie a cessé et que l'air devient à nouveau respirable : « *devers l'air qui si dous estoit / Et si clers qu'il m'ammonestoit / Que hors ississe de prison / Ou j'avoie esté la saison* », v. 483-486. A cela il faut ajouter l'évocation d'un mariage (« *Et faisoient festes et nocés* », v. 471) qui renvoie tant à la gaieté de la fin de l'épidémie qu'à un modèle d'amour chrétien. Le mariage comme institution morale pour unir deux personnes s'oppose ainsi à la dissolution des mœurs hors des cadres religieux et moraux, les amours illicites étant avant tout des amours homosexuelles. En ce sens, le mariage est à la fois célébration de l'existence, d'une existence renouvelée, purifiée, et symbole d'une forme d'amour qui rejoint l'amour du seigneur. Car si l'*éros*, manifestation exacerbée du désir peut renvoyer à l'immoralité de rapports centrés sur l'individu et la corporalité, l'amour qui unit deux êtres est conçu dans une perspective chrétienne comme la base de l'*agapè*, de l'amour du Seigneur. En somme l'amour terrestre se résout positivement en amour du Seigneur.

Apparaît ainsi avec évidence le caractère duel de la mort telle qu'elle est exploitée dans le Prologue. Pour autant, si la mort est origine, elle s'affirme essentiellement comme fin à travers la reprise du symbolisme apocalyptique.

II. La Mort comme mythe de fin : mort et apocalypse

1. les astres et la destruction de toutes choses

Les bouleversements terrestres liés à une période d'incertitude trouvent un écho dans les cieux, association qui les assimile à l'*Apocalypse*. Guillaume fait référence à de nombreux signes célestes, parmi lesquels l'éclipse de lune du v. 158, qui se manifesta historiquement le 1^{er} juillet 1349. Tous les éléments naturels se combinent pour châtier l'hypocrisie et l'avarice de la race humaine, à l'image des « *quatre vents* » que Nature « *manda* »¹⁹, appelés à détruire toute chose sur la terre : « *Et facent pis qu'ils porront faire* »²⁰. S'identifiant à la figure du Sage retiré hors du monde²¹, Guillaume se présente comme le lecteur des signes du grand livre de la Nature. La lecture des signes incline allégoriquement la description vers l'idée de mort et de destruction, dans une visée proprement apocalyptique :

Qu'on vit le soleil et la lune
Les estoiles, le ciel, la terre,
En *signe* *fiance* de guerre
De douleurs et de pestilences,
Faire *signes* et demoustrances²²

La description symbolique du ciel semble ainsi comporter l'idée de jugement, les « *merveilles signes* »²³ tracés dans le ciel faisant écho aux mouvements célestes de l'*Apocalypse* de saint Jean : « *Il se fit un violent tremblement de terre, et le soleil devint noir comme une étoffe de crin (...) et les astres du ciel s'abattirent comme les figues (...) et le ciel disparut comme un livre qu'on roule* »²⁴.

2. le symbolisme de la Nature

Le symbolisme des chiffres, des saisons et des fruits est prégnant dans le cadre d'une lecture apocalyptique du Prologue de l'œuvre de Guillaume de Machaut. Les fruits contiennent une signification symbolique qui figure les étapes de la révélation. De même que le vers 19 du Prologue

¹⁹ JRN, v. 271-2

²⁰ JRN, v. 280

²¹ *Ecclésiaste*, 1, 2, 14

²² JRN, v. 152-6

²³ JRN, v. 184

²⁴ *Apocalypse*, 6, 2-13

correspond à un parcours symbolique de l'humanité de la chute vers la révélation de Jésus, les saisons, dans leur déroulement, indiquent une détérioration du cycle de la nature. La description du Jardin d'Eden, qui correspond aux premiers vers du Prologue prend place « *au despartir dou bel esté / Qui a gai et joli esté* »²⁵. Cependant, l'homonymie *esté / esté* met en valeur l'effacement irrémédiable d'un monde de félicité. A l'instar des textes bibliques, le parcours de la chute à l'Apocalypse s'accomplit en un refroidissement général, lorsque la nature « *mue sa chaleur en froidure* »²⁶. De même, l'expression de la colère divine, du *dies irae*, prend la forme d'une entrée dans les ténèbres : « *mais si obscur / Estoit que montaignes et plains / Estoient de bruine pleins* »²⁷. La nature, dans ses fluctuations se fait donc l'écho matériel et symbolique du jugement à venir : « *car ce qu'estre soloit tout vert / estoit mué en autre teint / Car bise l'avait tout desteint (...) par la froidure de s'espée* »²⁸. La symbolique du jugement peut aussi être inversée, à l'instar de l'évocation en leur absence des quatre cavaliers de l'Apocalypse. De fait, les attributs allégoriques de chaque cavalier sont présents dans l'œuvre de Guillaume, bien que les symboles qui les représentent soient quant à eux absents. Comme l'affirme Paul Claudel dans l'*Introduction à l'Apocalypse*²⁹, « *les chevaux, ce sont les passions humaines déchainées, qui depuis l'origine font notre malheur* ». Le premier cavalier serait celui du désir, le second symboliserait la conquête, le troisième l'acquisition, et le dernier la mort : « *Quel est ce quatrième cavalier qui s'avance vers nous sur un cheval pourri ? Il s'appelle, nous dit l'Évangéliste, la Mort, à lui si artistiquement greffée que tous deux ne forment qu'une espèce de centaure, elle n'est autre que notre chair pécheresse en travail de décomposition* »³⁰. Guillaume de Machaut reprend sans l'explicitement la référence aux cavaliers de l'Apocalypse, à travers la description des maux de son temps. Le premier cavalier³¹ est présent dans la description de ces hommes qui « *les yaues empoisonnoient / pour détruire humeinne lignie / par convoitise et par envie* »³². Le désir de conquête et d'acquisition apparaît avec évidence à travers l'évocation des puissants de ce monde, qui, plutôt que de préserver l'ordre, accomplissent leur entreprise de pillage systématique du territoire :

Car je ne voy homme puissant
 Qui n'ai puis dit puis vint puis cent
Tours, manières, engins ou ars
 Pour piller hardis et couars
 Car couvoitise les atrape,
 Si que nul de leurs mains échappe...³³

Le procédé d'expolition sur lequel se fonde le vers 75 met en évidence la perversion de l'esprit humain, guidé par la satisfaction de ses désirs de domination. Le pouvoir apparaît de fait comme un pouvoir perverti, dont « *abusent* »³⁴ les grands. Froissart, dans ses *Chroniques* avait de même rappelé la réalité de ces bandes de pillards itinérants qui, bénéficiant des troubles politiques, faisaient valoir leur puissance. L'automne correspond symboliquement à cet âge sombre durant lequel cinq cent milles hommes et femmes perdirent « *les cors et les ames* »³⁵. Enfin, la mort se manifeste notamment par le truchement des Juifs déicides, qui empoisonnent les fontaines, selon une croyance xénophobe populaire au Moyen Âge : « *dont certes, par dis fois cent mille / En moururent, qu'a champ, qu'a ville* »³⁶. Le symbolisme chrétien et apocalyptique transparait ainsi avec acuité dans le Prologue de l'œuvre de Machaut, empli des signes de la révélation. On observe un réseau de correspondances traditionnel à l'époque médiévale, les événements relevant du microcosme répondant à ceux du macrocosme, et inversement. Par ses descriptions allégoriques, le texte de Guillaume inscrit l'histoire

²⁵ JRN, v. 1-2

²⁶ JRN, v. 14

²⁷ JRN, v. 28-30

²⁸ JRN, v. 32-4 et 36

²⁹ Paul Claudel, *Introduction à l'Apocalypse*, Editions Egloff, Fribourg et L. U. F. Paris, 1946

³⁰ Claudel, *op. cit*

³¹ *Apocalypse*, 6, 1-17

³² JRN, v. 260-2

³³ JRN, v. 273-8

³⁴ JRN, v. 72 – « *or voy que chascun en abuse* »

³⁵ JRN, v. 195

³⁶ JRN, v. 225-6

de l'humanité dans les récits bibliques, dans le mythe d'origine qu'est la Genèse et dans le mythe de fin que constitue l'Apocalypse. La Mort présentée par Guillaume ne prend son sens que dans un contexte allégorique (symbolique des saisons, de l'éclosion au *mundus senescens*) et tropologique, voire anagogique dans une visée biblique qui implique une naissance, une chute, et une *terminaison* qui n'est autre que la résultante de la chute initiale.

3. le livre des sept sceaux

Le Prologue du *Jugement du Roi de Navarre* comporte de nombreux échos des trompettes de l'apocalypse. A chaque trompette, le texte semble répondre, comme si temps historique et temps biblique s'écoulaient sur un même axe. Guillaume évoque ainsi l'empoisonnement des fontaines et des rivières, attribué aux juifs : « *Que puis, rivieres et fonteinnes / Qui estoient cleres et seinnes / En plusieurs lieux empoisonnèrent / Dont pluseurs leurs vies finerent* »³⁷. Cet empoisonnement apparaissait dans l'Apocalypse sous la forme d'un fléau divin : « *Un tiers des eaux devint du poison / et beaucoup de gens moururent / A cause des eaux devenues amères* »³⁸. De même, le prologue de Guillaume conserve la trace des événements astronomiques de l'année 1349, parmi lesquels l'éclipse de soleil du 1^{er} juillet, en écho au soleil noir de la mélancolie tel qu'il se manifeste au moment où retentit la quatrième trompette : « *le jour perdit un tiers de sa clarté et la nuit de même* »³⁹. Le Prologue de Guillaume semble ainsi tisser un réseau de correspondances, du microcosme au macrocosme, les éléments se répondant, le temps historique devenant l'*analogon* du temps mythique de l'Apocalypse. Le dérèglement vicieux du cours du monde renvoie ainsi aux signes de l'*Apocalypse* de saint Jean. Dominique Boutet⁴⁰ fait remarquer que Guillaume « *en retient, d'abord, l'idée de libération des forces destructrices* », et particulièrement de la mort : le quatrième cavalier « *s'appelait le Peste, et l'Hadès l'accompagnait* » en vue de « *tuer par l'épée, et par la famine, et par la peste, et par les bêtes sauvages de la terre* »⁴¹. Guillaume évoque ainsi en contrepoint de la vision apocalyptique de saint Jean les pluies de sang, les tremblements de terre destructeurs, et les éclairs incendiaires, tandis que l'empoisonnement des eaux renvoie à l'épisode de la chute de l'étoile Absinthe.

Cette mort historique liée aux récits bibliques prend donc la forme d'une écriture apocalyptique, mais aussi d'une écriture mélancolique, qui relève la vanité de l'existence terrestre.

III. Mort, vanité et mélancolie

1. la peste comme fléau – punition de la vanité des hommes

Guillaume décrit les morts violentes de membres de toutes les catégories sociales, s'inscrivant dans le topos d'une égalité de tous face à l'évidence de la finitude : « *De barons et de chevaliers / de clercs, de bourgeois, d'escuiers / Et de la povre gent menue* »⁴². De plus, la Mort est rétribution d'un Dieu vengeur en vue de punir une humanité corrompue par le vice :

Quant Dieus vit de sa mansion
Dou monde la corruption
Qui tout partout estoit si grans
N'est merveilles s'il fu engrans
De penre crueuse vengeance...
Pour justice et vengeance prendre
Fist la mort issir de sa cage...
(347-55)

³⁷ JRN, v. 219-22

³⁸ *Apocalypse*, 8, 5

³⁹ *Apocalypse*, 6, 12

⁴⁰ Dominique Boutet, « *L'éloge du Prince ou l'expérience de la mélancolie* » in *Mélanges offerts à Françoise Autrand*, Presses de l'ENS Ulm, Paris, 2000, p. 44

⁴¹ *Apocalypse*, 6, 8

⁴² JRN, v. 203-5

Le double statut paradoxal de la mort dans le prologue de Guillaume peut ainsi être approché : la mort émane de Dieu sous la forme d'une épidémie de Peste Noire, qui apparaît comme la rétribution d'une mort généralisée. La peste dans son rapport aux mythes d'origine et de fin apparaît à la fois comme un fléau à l'encontre d'un peuple devenu impie et oublieux de la vertu des premiers temps du christianisme, et comme l'annonce de la descente pour l'éternité de la Jérusalem Céleste. C'est pourquoi elle peut être appréhendée en rapport avec le message adressé par Jean aux sept églises : « *vous serez dans la détresse pendant dix jours / Sois fidèle jusqu'à la mort / et je te donnerai la couronne de la vie* »⁴³. De même, le message adressé à l'église de Thyatire⁴⁴ porte la marque de l'immoralité présente de l'humanité, à travers la figure impie de Jézabel, image paradigmatique de l'adultère : « *je lui ai donné le temps de se convertir, / mais elle ne veut pas se convertir de sa prostitution / Voilà que je vais la mettre au lit, ainsi que ceux qui ont commis l'adultère avec elle / Ils seront dans une grande détresse / à moins qu'ils ne se convertissent / de la conduite qu'elle leur a fait mener* ». L'expression « *mettre au lit* » semble signifier la maladie à venir, le fléau qui touchera tous ceux qui, à l'instar de cette reine sanguinaire et impie, introduisirent l'immoralité dans leur existence.

La dimension apocalyptique de la mort s'affirme dans le parallèle entre l'étoile qui tombe du ciel et ouvre le « *puits de l'Abîme* » qui laisse échapper la fumée qui donnera naissance aux sauterelles chargées de la destruction du monde pendant cinq mois, préfigurant le temps de l'épidémie dans l'histoire, de la fin du mois de novembre au début du mois d'avril⁴⁵.

De plus, il semble que l'image de la mort soit particulièrement présente, non seulement comme cause et rétribution de l'immoralité des hommes, mais aussi comme cause symbolique du fléau qui s'abat sur l'humanité. La mort apparaît symboliquement comme l'état qui caractérise la foi des hommes. Si l'origine du monde correspondait au degré supérieur de la piété, l'annonce de sa fin correspond également à la mort de la foi, avant la renaissance, comme dans le discours de Jean à l'Eglise de Sardes : « *sois vigilant, raffermis ce qui te restes et qui est en train de mourir / car je n'ai pas trouvé que ta conduite soit parfaite / devant mon Dieu* »⁴⁶.

2. le corps et le monde – *corpus senescens et mundus senescens* :

Jean-Marie Fritz, dans son article consacré au *mundus senescens* affirme la liaison du déclin du monde et de celui du corps. De même que le « *déclin est métaphoriquement une plongée dans les ténèbres* [les *bruines* et les *fumées* v. 310-1], et que *l'apogée est au contraire lumière, zénith* », le corps mort, le corps malade de la peste fait écho à une période de déclin à la dimension du macrocosme. On observe ainsi, dans la mentalité chrétienne une montée jusqu'au temps du Christ, puis un lent déclin, un vieillissement jusqu'à la fin du monde. Plus encore qu'une origine ou une fin, la mort qui frappe l'humanité n'est que la réduction, la mise en abyme, d'un mouvement qui s'accomplit à l'échelle du monde dans son ensemble. Cette insertion du corps malade dans le temps de l'histoire est donc particulièrement exemplaire en temps de peste : « *il sembloit que décliner / vosist li mondes et finer* »⁴⁷. La métaphore de la consommation aux v. 301-2 est particulièrement éclairante quant à cette liaison du corps humain et du corps du monde : « *Cheï li tempès et la foudre / Qui mainte ville mist en poudre* ». L'image de la consommation, de la poudre est duelle en ce qu'elle renvoie à la fois à la destruction par les flammes et à la consommation du corps mort qui retourne à la poussière. Désordres politiques et somatiques répondent ainsi au dérèglement du macrocosme – intempéries, sécheresses, inondations, froid exceptionnel. Comme le remarque Jean-Marie Fritz, la littérature du XIV^{ème} siècle, pourrait être qualifiée avec tous les risques d'anachronisme que cette dénomination pourrait engendrer, de *morbide*, où s'affirme le poids du corps, corps malade qui se trouve être à l'origine de la mélancolie. C'est pourquoi Grande Peste et mélancolie sont intimement liées dans l'imaginaire médiéval, thème que l'on retrouve notamment chez Eustache Deschamps lorsqu'il compare le monde à l'image d'un vieillard gâteux : « *Le monde a la propriété / de ce*

⁴³ Lettre de Jean à l'Eglise de Smyrne, *Apocalypse*, 2, 10

⁴⁴ Lettre de Jean à l'Eglise de Thyatire, *Apocalypse*, 2, 21-3

⁴⁵ *Apocalypse* 9, 1-4 : « *une fumée de grande fournaise et le soleil et l'air furent enténébrés par la fumée du puits... et de cette fumée, des sauterelles se répandirent sur la terre ; on leur donna un pouvoir pareil à celui des scorpions sur la terre... On leur dit de s'en prendre seulement aux hommes qui ne porteraient pas sur le front le sceau de Dieu* ».

⁴⁶ Lettre de Jean à l'Eglise de Sardes, *Apocalypse*, 3, 2

⁴⁷ JRN, v. 305-6

vieillard (...) Or est lasches, chetis et molz / Vieulx convoiteus et mal parlant / Je ne vois que foles et folz »⁴⁸. Cette image du déclin, du *mundus senescens* apparaît avec évidence dans l'évocation de la chute des feuilles, thème lié s'il en est à l'idée de fin :

Et que le fueille chiet dou cherme
Par nature ou dou vent qui vente
L'an mil trois cent neuf et quarante
Le novisme jour de novembre
M'en aloie parmi ma chambre⁴⁹

L'idée de fin du monde, de fin du temps historique (présente dans les notations temporelles) est ainsi liée à celle d'un déclin matériel, hautement symbolique, et qui semble être la source de la mélancolie de Guillaume qui se retire hors du monde, pour échapper à la peste mais aussi pour méditer sur la vanités des choses du monde ici-bas.

3. la mélancolie comme expérience de la mort :

De fait le poète s'isole dans la chambre et s'abandonne à la mélancolie, terme qui apparaît au vers 37 sous la forme *merencoloier*. La mélancolie, somme de considérations moroses sur le cours du monde prend place dans la solitude et l'isolement de la retraite : « *Tout seuls en ma chambre et pensoie* ». La mélancolie, « *qui éteint toute pensée lie* »⁵⁰, peut cependant apparaître comme une mise en scène de l'esprit. Comme l'a fort bien montré Michel Zink dans son ouvrage consacré à la subjectivité littéraire, le poète reporte sur les contingences historiques les « *accidents du moi* ». C'est pourquoi la mélancolie, que l'on pourrait définir à l'instar des praticiens médiévaux comme une atteinte de la bile noire se manifestant par le mal de vivre, *taedium vitae*, par le pessimisme et le désespoir, s'étend à la dimension historique et biblique. Julia Kristeva, dans *Soleil Noir*⁵¹, affirme en ce sens que l'écriture mélancolique sombre « *dans le trop-plein d'un chaos idéatoire inordonnable* ». L'expérience de la mort dans le temps de l'histoire donne ainsi naissance à un espace symbolique dominé par l'idée de chaos. C'est pourquoi la disparition aux dimensions d'un microcosme devient chaos à l'échelle du macrocosme : « *Comme qu'assez de mes amis / fussent mors et en terre mis* »⁵². La mélancolie prend comme lieu de réflexion privilégié le *contemptus mundi*, le sentiment d'une vanité des choses de ce monde. La manière dont « *li mondes partout se gouverne* »⁵³ révèle ainsi les manques d'un univers touché par la corruption et qui n'est que « *vanité* »⁵⁴ (« *Le monde, c'est tout vanité* »). En somme, la représentation de la mort sous une forme apocalyptique ressortit d'une amplification de l'évènement singulier en universel dépassant non seulement l'échelle de l'individu, de l'humanité, mais aussi celle du cadre historique. Le soleil noir de la mélancolie, référence à l'apocalypse et à l'annonce de temps nouveaux⁵⁵, s'élève ainsi en référence à la perversion du monde, et comme l'affirme Jean-Marie Fritz, « *le corps mélancolique du monde est le symptôme de sa mort et de sa fin* »⁵⁶. Mélancolie et mort sont liées dans le sens de l'histoire, car, comme l'a montré Jean Delumeau dans *La Peur en Occident* : « *Un pays de la peur se constitua duquel une civilisation se sentit mal à l'aise et qu'elle peupla de fantômes morbides, de négativité et de désespoir* »⁵⁷.

⁴⁸ Eustache Deschamps, *Œuvres*, éd. De Queux de Saint Hilaire, t. 1, Paris, 1988, p. 203, ballade 95, str. 2

⁴⁹ JRN, v. 22-6

⁵⁰ JRN, v. 110

⁵¹ Julia Kristeva, *Soleil Noir*, dépression et mélancolie, Gallimard, Paris, 1987, p. 45

⁵² JRN, v. 457-8

⁵³ JRN, v. 40

⁵⁴ JRN, v. 134

⁵⁵ JRN, v. 158-9 « *De lune eclipse et de soleil / Plus grant et plus obscur...* » et *Apocalypse*, 9, 2 « *le soleil et l'atmosphère en furent obscurcis* ».

⁵⁶ Jean-Marie Fritz, « *Figures et métaphores du corps dans le discours de l'histoire : du 'mundus senescens' au monde malade* », in *Apogée et Déclin*, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 1993, p. 69, 85 cité par Dominique Boutet dans *L'Eloge du Prince et l'expression de la mélancolie*, p. 38

⁵⁷ Jean Delumeau, *La Peur en Occident, XIV^{ème} –XVIII^{ème} siècle : une citée assiégée*, Paris, Fayard, 1978, coll. Pluriel, p. 39

Si comme l'affirme Dominique Boutet, le Prologue du *Jugement du Roi de Navarre* « n'établit pas d'équivalence entre les humeurs du corps et les âges du monde »⁵⁸, il tisse cependant un réseau de correspondances entre le temps historique, les perturbations politiques et sociales de l'année 1349, et le temps mythique de la Genèse à l'Apocalypse. La mort, dans cette perspective, se place dans un entre-deux, comme origine et comme fin. Suivant une lecture vétérotestamentaire, la peste et la méchanceté des hommes peuvent être liées à l'isotopie du déluge et des sept plaies d'Egypte. La Mort est donc tout à la fois antérieure et postérieure, dans la mesure où les meurtres sauvages dans le temps historique sont rétribués par une mort émanant de Dieu et qui prend la forme d'un fléau, d'une épidémie. Elle est donc origine de la fin et fin elle-même, le déchaînement de violence dans le cadre de l'existence humaine répondant à la violence des « dix jours »⁵⁹ précédant la victoire symbolique de l'Agneau. Plus largement, la description au passé d'un monde révolu et irrémédiablement perverti s'inscrit dans une pensée dominée par le *contemptus mundi*, mépris du monde intimement lié à la question de la mort. De fait, la *vanité*, au sens pictural, d'un monde en déliquescence comporte la notion de mépris des choses humaines tel qu'il fut exprimé dans le *De miseria humanae conditionis* d'Innocent III⁶⁰, qui connut une immense fortune au XIV^{ème} siècle. Le monde est ainsi rendu méprisable par la mort et la destruction, qui se parent des couleurs de la mélancolie. La mort devient ainsi souveraine d'un monde qui historiquement et anagogiquement comporte la destruction comme principe eschatologique. En mêlant l'histoire aux récits apocalyptiques, Guillaume a de fait assigné à la mort une portée ambiguë, qui manifeste sa prégnance dans le monde.

⁵⁸ Dominique Boutet, *art. cit.*, p. 38

⁵⁹ Lettre de Jean à l'Église de Smyrne, *Apocalypse*, 2, 10

⁶⁰ Innocent III, *De miseria humanae conditionis* (1195), éd. Maccarrone, Lugano, Thesaurus Mundi, 1955